

# De la désidentification des discours à la psychose ordinaire

par **Luc Garcia**

© psychologuesfreudiens.org

Des magazines aux livres spécialisés, de la télé réalité à la radio du même nom, il y a une vague de sujets demandeurs. Des médicaments, de la parole dans le standard de ce qui est proposé, les éditorialistes, les politiques, les universitaires surfent sur cette vague des demandes. Une chose les caractérise : ces offres se passent de l'Autre. Un Autre vers lequel le sujet ne peut plus se réfugier. Il n'est dès lors plus aspiré par l'Idéal. Le sujet se fait dépressif, déchet du corps. Cette demande fait donc dominer l'objet a à l'Idéal. D'où l'habile méthode de faire coexister une multitude de mois idéaux par une sorte de plasticité sans cesse vacillante, non pour que chacun y trouve son compte, mais pour que tout le monde n'ait jamais le costume qui lui aille. Le DSM, avec ses foutititudes de troubles, est une illustration de cette mécanique dans la clinique, effectivement objective, joliment nommée athéorique. Et puis, il y a la terre qui tourne, les hommes qui prennent leur avion du soir, et les ponctuations données à cette vie banale : les peurs, les catastrophes, les paniques, les horreurs qui se succèdent.

Que d'images insoutenables d'invisibles détresses, que de paroles vaines à expliquer le pourquoi, à définir le comment. Les experts passent aux micros, et la télévision dispose les mêmes images, alors même que l'expert parle en voix off, une photo le présente en médaillon, et le montage fait défiler les mêmes images, de pleures, de larmes, et cette mort affleurante sous les draps blancs disposés dans les décombres. A Madrid, le 11 mars, et les jours qui succèdent, qui n'a pas entendu encore et toujours les mêmes analyses, toutes contradictoires entre elles, les journalistes posant les ultimes questions pour des réponses définitives. Alors, la parole de l'expert devient le discours par lequel le maître soutient sa fiction, jusqu'à ce qu'un quart d'heure plus tard, un nouvel expert détrône le précédent. Celui là a écrit un livre sur ETA. Alors, il nous parle d'ETA. Son voisin de rubrique a écrit un livre sur Al Quāida, et nous parle d'Al Quāida. Le Monde tente le grand écart en établissant un parallèle historique d'ETA et d'Al Quāida en même temps. Le terrorisme est ce mode par lequel l'ennemi n'a plus de visage. Il n'y a, là non plus, pas d'Autre, sinon diffus, insaisissable.

C'est donc bien un sujet dépourvu d'arrimage qui regarde la télévision. Alors, ailleurs, à la radio, la libre antenne est le dernier recours. Presque chaque auditeur commence par une phrase adressée au journaliste, dont le ton traduit

bien la détresse, de cette détresse qui ne prête pas à sourire : « merci pour ce que vous faites », dans une sorte de première respiration que permet le transfert. Mais les nécessités ne sont pas les mêmes pour tous : « merci pour votre témoignage, nous avons encore beaucoup d'appels, mais nous avons bien compris ce que vous avez dit ». Le micro se coupe. Un nouvel auditeur arrive, et la petite musique est la même. Quelle meilleure méthode de confisquer la parole sinon en la donnant. Les cellules psychologiques, les thérapies cognitivo-comportementales fonctionnent sur le même principe. Pour les uns, un micro adressé à des millions d'auditeurs, adresse une nouvelle fois invisible, un Autre de nouveau diffus, le chronomètre pour barrière à ne pas franchir. Pour les autres, le questionnaire, et un praticien que l'on doit voir le moins possible. Et puis souvent pour le même, les deux à la fois. Pour le sujet névrosé, il y a la souffrance de mettre l'Autre comme cause, avec comme corollaire l'impasse de la jouissance. Mais que devient une société où cette chaîne se rompt ? La psychose ordinaire, telle que l'a isolée Jacques Alain Miller, est une forme de ce mécanisme. Reste alors pour les psychanalystes de pratiquer une clinique de l'Autre à partir de l'Autre qui n'existe pas. Une clinique de l'Autre comme construction. Avec l'idée de parvenir à ce que quelque chose fasse symptôme.

Au début du siècle dernier, les psychologues se faisaient les professionnels de la fiction statistique, s'évertuant à la rendre significative de quelque chose. Freud n'a pas cédé sur cette globalisation, docile à la singularité, acceptant de s'en laisser compter par les hystériques.

Aujourd'hui, le moteur de cette globalisation est la demande du sujet lui-même. Non que la méthode soit nouvelle, mais que la technique lui apporte un sérieux soutien. En somme, il ne restait plus au rouleau compresseur du mesurable qu'à dépasser la dernière limite qui subsistait à empêcher de donner une signification à l'extraction du chiffre. Dans un registre différent, les médias exploitent le même filon. Les uns montrent les images de foules en pleures au journal de 20 heures, les autres recueillent les témoignages des téléspectateurs au micro des radios. Aujourd'hui, de nombreux psychologues, mais plus encore, les universitaires, les politiques, les rédacteurs des rapports sur la santé mentale, sur les psychothérapies, sur le social, jouent cette carte qui se révèle si puissante. Et pour cause. Car, si le sujet se fait déchet, s'enterrant plus encore dans sa tombe, l'offre joue de cette ultime demande à ne pas tomber, et qui se réfère à la perfection luisante des magazines, aux lustres de la fiction scientifique. La demande se maintient de payer au prix fort cette désidentification des discours. Les ravages sont connus. Les hommes politiques se font poignarder, les dépressifs ne vont plus au travail, les rapports pleuvent encore et toujours, et les sujets de cette postmodernité mangent des médicaments pour maigrir, pour aller mieux, pour avoir la pêche ou calmer leurs ardeurs.

Nous n'avons rien à obtenir de cette mécanique, la rupture est absolue. Si la psychanalyse est une pratique du singulier, ce singulier est ce qui reste à chacun pour parler de sa position. Si la psychanalyse est une pratique de l'acte, de l'acte qui dépend de ses suites, nous n'avons rien à attendre des agents de la demande. Il s'agit alors d'entendre de ce dont relève le malaise dans la civilisation. La psychanalyse peut en dégager la logique, car son fondement tient dans l'inclusion des discours dans sa pratique.

L'Association des Psychologues Freudiens vise cette démarche depuis une position d'interrogation de ce qui, dans la pratique de psychologue rend chacun concerné. Voilà ce qui nous fait différent, mais à la fois inscrits dans l'histoire, c'est à dire dans l'urgence d'inventer un savoir nouveau. L'enjeu même de la transmission de la psychanalyse impose ceci, que nous soyons psychologues ou pas.

© <http://www.psychologuesfreudiens.org>